

Marguerite Neerman-Arbez: entre génétique et art dramatique

Autor(en): **Krill, Marie-Jeanne**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique**

Band (Jahr): - **(2006)**

Heft 69

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-551362>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Marguerite Neerman-Arbez : entre génétique et art dramatique

PAR MARIE-JEANNE KRILL
PHOTOS MARTINE GAILLARD

Cette professeure boursière du FNS à l'Université de Genève a renoncé à une carrière de comédienne au profit de la recherche. Grâce aux subsides Marie Heim-Vögtlin du FNS, elle n'a toutefois pas eu à choisir entre carrière et famille.

« **S**ans mentir, il n'y a pas un matin où je n'ai pas envie d'aller travailler. Il n'y a aucune routine dans ce métier. On est sans cesse surpris. C'est ce qui est fascinant. » Lorsqu'elle évoque ses recherches sur l'afibrinogénémie, une maladie de la coagulation sanguine qui ressemble à l'hémophilie, Marguerite Neerman-Arbez s'enflamme. « L'espoir de trouver une thérapie génique pour soigner cette affection est réel. Même s'il est difficile de dire quand elle sera au point. »

Aujourd'hui professeure adjointe suppléante et professeure boursière du FNS au Département de médecine génétique et développement de l'Université de Genève, cette jeune femme de 38 ans a réussi à identifier en 1999 le gène responsable de cette maladie héréditaire. Une découverte très remarquée dans le milieu de la génétique et qui lui a valu plusieurs distinctions internationales. « Il y a eu une part de chance dans cette découverte, note-t-elle. C'est un facteur qui entre en ligne de compte lorsqu'on fait de la recherche. Mais la clé de la réussite, c'est la persévérance. Il faut aussi être passionné et ne pas compter ses heures. »

Cette passion pour la génétique, Marguerite Neerman-Arbez la nourrit depuis l'adolescence. Elle s'y est intéressée dès l'école, quand elle a commencé à

étudier les lois de Mendel sur la transmission des caractères et des mutations d'une génération à l'autre. Née en Angleterre, elle a, à l'âge de 14 ans, suivi sa mère à Genève lorsque cette dernière a obtenu un poste à l'ONU. Après un baccalauréat scientifique au Lycée international de Ferney-Voltaire, elle a ensuite entrepris des études de biologie à l'Université de Genève, mais sans viser

de prime abord une carrière académique, ni un poste dans la recherche. « Je ne me voyais pas du tout professeure à l'âge de 40 ans », précise-t-elle. Au sein de sa famille franco-irlandaise où l'on cultive la fibre artistique – elle a un frère musicien de jazz –, elle estime d'ailleurs être un cas un peu particulier.

« Je ne me voyais pas du tout professeure à l'âge de 40 ans. »

Reste que si la génétique l'a toujours fascinée, elle a aussi hésité un temps à embrasser une carrière d'actrice. « J'ai suivi les cours du Conservatoire d'art dramatique de Genève. A un moment donné, j'ai dû choisir et je me suis dit que s'il était possible de travailler dans la recherche et de faire du théâtre à côté, l'inverse n'était guère possible. J'ai donc opté pour la recherche. » Et, aujourd'hui, sa formation de comédienne lui est fort utile lorsqu'elle donne des conférences publiques ou anime des cafés scientifiques, des activités qu'elle apprécie tout particulièrement. « Expliquer, aider les gens à se faire une opinion sur le thème controversé des biotechnologies, j'adore cela. Nous n'avons rien à cacher. Lorsqu'on est financé par des fonds publics, on a le devoir d'informer. »

Si elle a dû choisir entre théâtre et recherche, Marguerite Neerman-Arbez n'a en revanche pas eu à choisir entre carrière et famille. Mère d'un garçon de 10 ans et d'une fille de 8 ans, elle a demandé, à la naissance de son fils en 1996, à pouvoir bénéficier des subsides Marie Heim-Vögtlin du FNS. Cela lui a permis, pendant trois ans, de réduire son

Un programme qui atteint ses objectifs

Les subsides Marie Heim-Vögtlin du FNS sont destinés à soutenir des chercheuses dont la carrière a été retardée, le plus souvent pour des raisons familiales. La Commission de l'égalité du FNS a fait évaluer ce programme par une étude externe. Bilan : ce soutien atteint pleinement ses objectifs. 86 pour cent des femmes encouragées sont restées professionnellement actives, 64 pour cent d'entre elles dans une université ou une haute école spécialisée. Le programme tient compte de la variété des carrières professionnelles des femmes. Et, détail intéressant, celles qui bénéficient du programme MHV ont plus d'enfants que la moyenne. 117 bénéficiaires des années 1991 à 2002 ont été interrogées, et 92 d'entre elles ont fourni des réponses. em

L'étude peut être consultée sur :
www.snf.ch/fr/wom/wom_enc.asp



«Lorsqu'on est financé par des fonds publics, on a le devoir d'informer.»

temps de travail pour s'occuper de ses enfants en bas âge. « Sans cette aide, je n'aurais pas pu rester active dans la recherche à un moment charnière de ma carrière et celle-ci en aurait forcément pâti. Dans un domaine qui progresse aussi rapidement que la génétique, il n'est pas possible de décrocher. Il faut rester sur le bateau, continuer à publier, à participer à des congrès. Sinon, on nous oublie très vite. »

Son parcours demeure néanmoins atypique. Elle n'a ainsi pas effectué de formation postdoc à l'étranger. « Ma situation de famille m'en a empêchée. Avec des petits enfants et un mari directeur général d'une grande entreprise informatique à Genève, ce n'était pas possible. » Elle considère toutefois que cela n'a pas été un handicap pour elle et qu'il y a plusieurs manières de faire son chemin. « Grâce à Internet, les séjours à l'étranger sont moins importants. Il est en revanche indispensable de participer à des congrès internationaux, de faire

connaître ses projets, d'établir des collaborations avec des chercheurs d'autres pays. »

Membre de la Commission pour la promotion de la femme à l'Université de Genève, elle tient à montrer qu'il est possible de mener de front vie de famille et carrière académique, même si cela reste difficile, surtout pendant les premières années, lorsque les enfants sont petits. « J'ai la chance de former une équipe avec mon mari. Il m'a toujours soutenue et réciproquement. Il faut savoir s'organiser. Mais les horaires à l'université ont l'avantage de la souplesse. Ils permettent de s'adapter quand on a un enfant malade. »

Une motivation supplémentaire

Et le fait d'être mère de famille peut aussi être un atout dans la recherche. Dans son cas, cela lui permet, elle en est convaincue, de mieux comprendre les préoccupations des parents des enfants touchés par la maladie sur laquelle elle travaille. « Derrière la recherche, il y a des gens, des patients que l'on aimerait aider. Et c'est bien sûr une motivation supplémentaire pour avancer et obtenir des résultats. » ■

L'utilité pour les enfants étrangers vivant en Suisse de suivre des leçons dans leur langue maternelle fait l'objet de controverses. La linguiste Edina Caprez-Krompàk étudie pour la première fois sur une longue durée l'efficacité de cet enseignement.

PAR SABINE BITTER
PHOTO KEYSTONE

Les enseignants constatent des effets positifs lorsque l'horaire scolaire inclut des cours de langue et de culture du pays d'origine pour les enfants allophones. Ceux qui suivent ces heures supplémentaires chaque semaine s'expriment mieux dans leur langue maternelle mais également en allemand. Les cours favorisent en outre l'intégration des enfants de migrants. C'est ce que révèlent deux études (1999 et 2002) reposant sur une analyse qualitative de cas sélectionnés dans des écoles offrant un enseignement dans la langue du pays d'origine.

L'opinion des élèves est également positive, relève la linguiste dans sa nouvelle étude qui n'est pas encore terminée. La chercheuse a interrogé des enfants albanophones et turcophones scolarisés dans le canton de Zurich. « J'apprends volontiers l'albanais. Le professeur est sympathique et je me réjouis toujours d'avoir ce cours », a ainsi répondu Drenushe, 12 ans.

Edina Caprez-Krompàk étudie en outre les compétences linguistiques de ces enfants immigrés en quatrième et cinquième années d'école. Elle cherche à savoir si, par rapport à une école qui ne propose pas d'enseignement de la langue du pays d'origine, celle qui en offre contribue à améliorer l'expression des enfants dans leur langue maternelle ainsi qu'en

«J'apprends volontiers l'albanais. Le professeur est sympathique et je me réjouis toujours d'avoir ce cours.»